1

— Je te présente ton nouveau beau-père, a dit ma mère, Maureen.

Elle a reculé d'un pas sur le quai pour l'admirer, puis m'a jeté un regard noir.

— Alors, m'a-t-elle relancée. T'as oublié tes manières. Dis bonjour.

J'ai dévisagé un long moment cet homme aux cheveux tirant sur l'orange, avec son air patibulaire. J'avais les phalanges blanches à force de serrer la poignée de ma valise. Les yeux baissés, je fixais un chewing-gum écrasé sur le quai.

— Bonjour, j'ai réussi à marmotter.

Ma mère a passé son bras autour de sa taille avec un grand sourire et nous les avons suivis en tirant nos valises, le cœur lourd. Loin de la gare, loin de tout ce que nous connaissions, vers une nouvelle vie.

Je me rappelais à peine la dernière fois que j'avais vu ma mère. Elle s'était séparée de mon père biologique, John Donnelly, alors que je savais à peine marcher. Et à Noël 1975, elle nous avait largués, mon grand frère Jock et moi, chez nos grands-parents paternels, William

et Eliza Donnelly. J'avais cinq ans. Malgré l'absence de ma mère, j'avais été plutôt heureuse. Mes grands-parents étaient chaleureux, gentils, et ils s'assuraient que nous ne manquions de rien. J'ai de vagues souvenirs également d'une tante qui me mettait du vernis sur les ongles des pieds et qui jouait à la poupée avec moi. Comme j'étais la petite dernière, j'étais choyée.

Mais l'année suivante, on nous a envoyés vivre dans un foyer catholique, la Maison de Nazareth à Glasgow. Là, nous avons retrouvé nos deux autres sœurs, toutes les deux plus âgées que moi. Même si j'étais heureuse que nous soyons tous réunis, l'affection toute simple de mes grands-parents me manquait. L'emploi du temps à la Maison de Nazareth était réglé comme du papier à musique, presque militaire. Le foyer était géré par des religieuses qui parlaient peu et souriaient encore moins. Nous étions debout très tôt pour dire nos prières, puis nous devons nous habiller, manger, puis aller nous agenouiller à la chapelle à huit heures. Quand nous arrivions à l'école, nous étions déjà épuisés. Et à notre retour, il y avait encore des prières, le repas, les corvées, puis le lit. Personne ne faisait le moindre écart de comportement, il n'y avait pas de place pour la fantaisie. Nous étions en permanence sous la surveillance vigilante des nonnes.

Je dormais dans un grand dortoir pour les filles avec mes sœurs. Nous avions chacune un petit lit étroit avec un matelas trop fin, plus un placard minuscule pour ranger toutes nos affaires. Le dortoir des garçons se trouvait le long d'un autre couloir, et ils s'asseyaient dans le coin opposé du réfectoire, si bien que nous voyions rarement notre grand frère Jock. Notre mère venait de temps à autre nous rendre visite, mais jamais notre père

sauf une fois, une exception qui semble appartenir à un passé mythique. Nous ne devons pas le revoir avant de longues années après cela.

Racontée de cette façon, cette existence semble pitoyable et triste, mais c'était tout le contraire. J'aimais ce foyer. Je préférais la rigidité et la prévisibilité qui y régnaient au chaos et à l'incertitude que j'associais à ma mère. À la Maison de Nazareth, au moins, j'étais nourrie et je n'avais pas froid. Les religieuses étaient sévères et austères, certes, mais toujours justes et raisonnables. Je n'avais jamais le sentiment d'être prise à partie pour rien. Je ne me sentais jamais harcelée, ostracisée ou malmenée. La vie était dure, certes, mais c'était notre lot commun. Nous étions tous dans le même bateau, et cette rudesse collective avait quelque chose de réconfortant. Il y avait de l'entraide et de la camaraderie avec les autres filles. Nous n'avions pas de gâteau d'anniversaire ou de chaussures neuves, et personne ne nous lisait d'histoires avant de nous endormir, mais nous pouvions compter les unes sur les autres. On riait, on se poursuivait dans les longs couloirs, on se chatouillait alors qu'on aurait dû prier, on se racontait des histoires de fantôme à la nuit tombée pour jouer à se faire peur. J'étais heureuse au fond, jour après jour, grâce à cette vie routinière. Ce lieu m'apportait de la sécurité, et je m'y étais attachée. Je ne le savais pas, mais ce foyer pour enfants, avec ses nonnes distantes et son dortoir glacial, serait le dernier endroit où je me sentirais en sécurité avant longtemps. Je savais à quoi m'en tenir avec les sœurs. Je savais ce que j'avais à faire et où je devais être à chaque heure du jour. Et pour un enfant, cette certitude vaut de l'or.

Bien sûr, je ne m'en rendrais compte qu'après qu'on me l'ait arrachée.

Trois ans plus tard, en 1978, ma mère a débarqué sans prévenir pour nous retirer du foyer et nous entraîner dans la nouvelle vie qu'elle s'était faite et à laquelle elle comptait que nous nous habituions sans nous plaindre.

— Allez, a-t-elle dit en frappant dans ses mains tandis que nous sortions de la Maison de Nazareth. Un long voyage nous attend.

En montant dans le train à la gare de Glasgow, j'étais partagée entre excitation et angoisse. Prendre le train était en soi une expérience grisante : traverser en trombe des villes dont je n'avais même jamais entendu parler, apercevoir des bribes du monde extérieur dont nous avions été privés derrière les grandes portes de la Maison de Nazareth où nous vivions comme dans un cocon.

À notre descente à Stoke-on-Trent, notre nouveau beau-père, John Wood, nous attendait. Nous avions un petit frère, aussi. Tout était différent.

La maison était une maison mitoyenne de trois chambres, dans un faubourg proche du centre-ville. Nous avons vite pris nos marques, et nous n'avions pas d'autre choix de toute façon. Maman n'était pas du genre très patiente, comme nous l'avons rapidement remarqué. Elle travaillait dans un pub ; John, lui, était mineur. Ils rentraient souvent tard le soir, ce qui nous donnait des occasions rêvées de nous déchaîner.

Nous étions l'été 1978, c'étaient les vacances, nous n'avions pas d'école. Pas de contraintes, pas de routine. N'avoir ni obligations ni personne à qui rendre des comptes était exaltant, quoiqu'un peu intimidant. J'avais

sept ans et l'impression d'être libre comme jamais je ne l'avais été.

Au départ, nous avons dormi tous les cinq dans un lit double. Puis de nouveaux meubles ont été livrés et j'ai partagé des lits superposés avec l'une de mes sœurs – j'avais la place du bas, et même si ça me valait des ennuis, mes draps étaient toujours en boule.

— Tu ne peux pas faire ton lit comme tes sœurs ? se plaignait ma mère. Il faut toujours que tu poses des problèmes. Toujours.

J'adorais arracher les fils du couvre-lit, étendue sur mes couvertures. Quand elle voyait les fils par terre, ma mère me donnait une petite calotte, mais c'était une habitude due à la nervosité et je n'arrivais pas à m'arrêter.

Nous avions tous un rosaire dans le tiroir de notre bale de chevet, et nous faisons la prière tous les soirs. J'attendais avec impatience la messe du dimanche ; maman n'aimait pas aller à l'église, mais j'y allais toute seule avec plaisir. J'aimais le côté routinier, familier, de la liturgie, qui me rappelait la Maison de Nazareth.

Maman travaillait beaucoup, avec des horaires à rallonge, mais quand elle était à la maison elle faisait régner l'ordre et la discipline. Nous mangions tous ensemble autour d'une grande table en pin, dans un silence pesant. Après le dîner, on avait le droit d'aller jouer dans la rue.

— Jusqu'à ce que les réverbères s'allument ! criait ma mère dans notre dos. Pas une minute de plus !

Il y avait beaucoup d'autres gamins de notre âge. On formait des équipes rigolardes, on jouait à chat, au foot ou au base-ball sur un grand terrain au bout du quartier, ou à la balle contre le mur à l'arrière de la maison.

— Si j’entends encore cette balle, je vais vous mettre un coup de pied aux fesses si fort que vous ne pourrez pas vous asseoir pendant un mois.

On ne la voyait pas mais on l’imaginait, la main sur les hanches, secouant son index, rouge de colère. On ricanait, à l’abri derrière le mur, en brandissant un index moqueur pour faire bonne mesure. Ma meilleure amie, Joanne, vivait de juste en face de nous, de l’autre côté de la rue. On jouait à la corde à sauter, ou bien on organisait des goûters pour nos poupées sur le trottoir. Quand nous avons grandi, nous nous sommes risquées à sonner aux portes avant de décamper ventre à terre en riant. Il nous a fallu rassembler tout notre courage avant d’oser frapper à notre première porte, mais une fois le pas franchi, nous passions devant toutes les maisons et frappions à chaque porte en riant comme des baleines, le souffle court. Une femme en chaussons nous a même poursuivies dans la rue une fois, elle nous criait dessus, impuissante. Une autre fois, l’un des voisins nous a aspergées avec son tuyau d’arrosage pour nous punir. Nous nous sommes retranchées derrière une poubelle, hilares. Je n’ai jamais été cheffe de bande ; j’étais timide, je me contentais de suivre les plus grands, mais j’adorais nos facéties. Il n’y avait rien de plus drôle pour tous les gamins que d’embêter les adultes et de les voir exploser comme des feux d’artifice.

Les jours étaient longs et ensoleillés, le bonheur n’avait pas d’ombre. Nous étions bien nourris, bien habillés ; maman y veillait. Nous avions un petit chien, Bizut, et un chat baptisé Klaxon. Aux yeux du monde extérieur, nous étions ordinaires, une famille tout ce qu’il y a de plus banal. Le soir, avant d’aller au lit, nous passions du

temps dans le salon qui courait sur toute la longueur de la maison, avec le poêle à charbon au centre. Le charbon étant gratuit et abondant, grâce au travail de John Wood à la mine, nous étions au chaud. Physiquement, du moins. Pour le reste, nous n’y pouvions rien.

Septembre venu, la rentrée scolaire a été difficile. Le premier jour, j’avais le ventre noué par un mélange d’excitation et d’appréhension. Nous avions un fort accent écossais, dont j’avais déjà compris qu’il n’était pas toujours apprécié à Stoke-on-Trent. Quand je me suis levée en classe pour dire mon nom, j’aurais aussi bien pu parler swahili.

— Qu’est-ce qu’elle a dit ? a demandé un camarade à voix haute. On dirait du chinois.

La maîtresse, avec sans doute les meilleures intentions, m’a demandé où j’étais née. Mais ça n’a fait qu’empirer les choses.

— En Allemagne, j’ai répondu. Mon papa était dans l’armée.

Un chœur de huées s’est élevé dans la salle.

— Alors t’es une Boche ! ont-ils crié avec une joie mauvaise. Une nazie !

J’ai tenté d’expliquer que j’avais déménagé en Écosse quand j’étais bébé et que je n’avais aucun souvenir de l’Allemagne. Mais ça ne faisait aucune différence.

— On a une ennemie ici, à Stoke-on-Trent ! rigolaient-ils. Enfermez-la dans le placard à balais !

La plupart des enfants ont oublié cette histoire après le premier jour, sauf un garçon particulièrement méchant. Il m’a surnommée Hitler, et ça a duré pendant toute ma

scolarité. Chaque fois que je passais devant lui, il me donnait un coup dans l'épaule ou me faisait le salut nazi.

Je suis restée discrète pendant des mois, me faisant très peu d'amis. Je cherchais le réconfort dans les livres, toutes les récréations étaient consacrées à lire Enid Blyton et Clive King. Je m'asseyais sur un banc dans la cour et plongeais le nez dans les aventures du *Club des Cinq*. Je m'oubliais complètement, me glissant dans la peau de mes personnages préférés, transportée dans une autre ville, une autre histoire, une autre vie. Mon favori était Claude, une fille un peu garçon manqué qui se mettait toujours dans le pétrin. Mais elle était courageuse et forte, et une partie de moi enviait sans doute son courage et sa force. Au fil des pages, j'éprouvais des sentiments de victoire, de déception, tout. J'étais une gamine solitaire, et pas uniquement à cause de la méchanceté de certains enfants dans ma nouvelle école. Il était dans ma nature d'aimer la solitude. J'étais très heureuse sans personne. Et il n'y avait rien de mal à cela. Mais avec le recul, je me demande si c'est ce qui a fait de moi une cible. Si c'est cela qui a tout déclenché.

Ma mère et John Wood se sont mariés à Newcastle-under-Lyme, et ils ont donné une petite réception au pub local où maman travaillait. La fête était réussie. Je me souviens que je portais une robe neuve et que j'avais eu le droit d'inviter quelques copains et copines du quartier. Je suis restée plus tard que prévu. Et à partir de ce moment, on a tous appelé John Wood « papa ». C'était ce qu'on attendait de nous, et aucun de nous n'a objecté ou résisté. Enfin, aucun sauf Jock.

— Tu n'es pas mon père, lui disait-il avec colère. Et tu ne le seras jamais.

Jock avait douze ans, c'est-à-dire cinq de plus que moi, et déjà les hormones alimentaient son agressivité. Dès le début, il n'avait pas caché qu'il détestait papa. Jock était farouchement loyal à notre père biologique. Il y avait souvent des tensions entre Jock et papa. Jock refusait de lui obéir, il l'insultait souvent, et à part quand maman était à la maison, il n'en faisait qu'à sa tête.

— Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire, s'emportait-il. Tu n'as pas le droit !

Papa ne faisait qu'un mètre soixante-dix, et il n'était pas particulièrement costaud. Même si Jock n'était pas encore plus grand que lui, il donnait l'impression de le dominer. Mentalement, en tout cas, il avait le dessus. Au cours d'une dispute, papa s'est cassé la main en voulant frapper Jock et en finissant le poing dans le mur. Maman a mis une rouste à Jock pour le punir de son comportement, et elle a fait preuve d'une telle violence qu'il a sans doute regretté de n'avoir pas plutôt la main cassée. Pour nous autres, c'était un incident assez comique, et on ricanait chaque fois qu'on passait devant le renforcement dans le mur.

Je parvenais à échapper aux problèmes. J'aimais être tranquille, et quand j'étais à la maison, je passais l'essentiel de mon temps à lire. Je me réfugiais souvent au calme dans ma chambre, captivée par ma lecture, tandis qu'en bas les disputes faisaient rage. Papa était lui-même un lecteur assidu.

— On peut voyager à travers le monde entier grâce à un livre. S'évader de tout.

C'était à peu près la seule chose que nous avions en commun, lui et moi. Il appréciait de lire un classique de

temps à autre, *Oliver Twist* ou *Les Grandes Espérances*, qu'il me passait ensuite. Mais il se passionnait surtout pour des romans d'épouvante ou policiers. Cela n'augurait rien de bon pour l'avenir, et par la suite cette ironie me donnerait le frisson.

Papa m'offrait régulièrement des livres de poche, surtout quand il était en congé, mais je n'avais pas le droit d'acheter de livres. Tout ce qui me tombait sous les yeux venait de l'école ou de la bibliothèque locale. En dehors de son amour pour les livres, qui ne cadrait pas vraiment avec le reste de son tempérament, papa était quelqu'un de terre à terre et de simple. Et à l'exception de ses empoignades avec Jock, il avait un caractère taciturne ; c'était maman qui criait à la maison. Son idée de s'évader de tout et d'élargir mes horizons grâce à la lecture me séduisait. Et le sentiment d'avoir un refuge, des heures durant, était une bénédiction pour moi. On me surnommait « Mo-Jo », mais maman m'a affublée d'un autre sobriquet, « Molle Jo », parce que je trébuchais sans cesse dans la maison à force de marcher le nez dans mes livres.

J'aimais bien avoir un surnom. Maman ne m'accordait pas beaucoup d'attention, et presque jamais d'affection. Elle n'était ni tactile ni démonstrative. Qu'elle m'ait trouvé un surnom signifiait qu'elle me voyait et que j'avais une place, même petite, dans le cours de ses pensées. Cela me donnait le sentiment d'exister, et je l'accueillais avec joie.

En dehors des disputes entre papa et Jock, c'était ma mère qui faisait régner la discipline dans la famille. Elle avait une poigne de fer, et ses punitions étaient bien souvent brutales. Le matin, nous devions parler à voix

basse et marcher sur la pointe des pieds dans la maison. Réveiller ma mère, c'était réveiller un dragon ; elle devenait folle quand on l'empêchait de faire sa grasse matinée. Une fois, j'ai eu le malheur de la réveiller en faisant du bruit avec une de mes sœurs. Ma mère a dévalé l'escalier, furibarde, et m'a frappée au genou avec un tison. Quarante ans après, j'en porte encore la cicatrice.

Alors que nos vies avaient une facette chaotique et que nous passions une partie de notre temps à écumer les rues avec des bandes de gamins, elles étaient malgré tout très strictement encadrées. Nous avions des listes de corvées à accomplir : passer l'aspirateur dans les chambres, changer les draps, faire la poussière, passer les meubles à la cire, faire le repassage. Et ma mère ne se privait pas d'user de ses poings quand la tâche était bâclée. J'avais l'impression qu'une bombe de la Seconde Guerre mondiale sommeillait à l'étage. Il suffisait d'un mauvais geste pour la faire exploser à n'importe quel moment.

Nous avions un tableau de services accroché à la porte du garde-manger et devions nous acquitter de nos corvées dès que nous rentrions de l'école. Si nous allions jouer dehors avant de les avoir terminées, nous devions en répondre.

Un jour, à notre grand amusement, Jock a tout bonnement refusé de faire les siennes.

— Si tu veux que la salle de bains soit propre, nettoie-la toi-même, a-t-il lancé à ma mère.

Sous nos regards médusés, elle l'a attrapé par le cou et plaqué contre le mur. Elle ne mesurait qu'un mètre soixante mais Jock n'était pas de taille.

— Tu vas faire ce qu'on te dit ou je te tue, bordel !

J'étais tétanisée, mais j'y étais habituée et n'y ai pas prêté grande attention. Il régnait en permanence une atmosphère de terreur et d'incertitude à la maison, je m'y étais faite. Une autre fois, maman m'a demandé d'aller changer les draps des lits, mais à huit ans, mettre un oreiller dans sa taie était plus dur que je ne l'avais anticipé.

— Il faut que je fasse tout moi-même, espèce d'idiote ? a grondé ma mère.

Elle m'a mis un petit coup sec à l'arrière du crâne avant de me prendre l'oreiller des mains. J'ai ravalé mes larmes et appris à réaliser mes corvées conformément à ses attentes. Mais ce que je voulais vraiment, c'était apprendre à cuisiner. Dès toute petite, j'ai adoré la cuisine ; nous avions un grand évier en céramique, un égouttoir en bois et une vieille cuisinière noire. Je trouvais que c'était la pièce la plus agréable et la plus accueillante de la maison. Maman était bonne cuisinière, en plus ; elle aimait faire des gâteaux, essayer de nouvelles recettes.

— Je peux t'aider ? ai-je demandé en passant la tête par l'encadrement de la porte.

Mais elle me rembarrait comme si j'avais fait quelque chose de mal.

— Hors de ma cuisine, tout de suite ! Et ne reviens pas.

Là encore, je suis passée à autre chose sans m'appesantir. J'étais habituée à sa façon de faire. Pourtant, quand elle avait terminé de cuisiner, elle nous appelait toujours pour faire la vaisselle et tout ranger. Ma sœur lavait, j'essuyais. Le partage des corvées aurait pu nous rapprocher, nous unir, mais au contraire, cela nous éloignait,

nous besognions en silence sous le regard scrutateur de ma mère.

Si je me méfiais de mes parents, j'idolâtrais Jock. C'était mon grand frère, je l'admirais et l'aimais de tout mon cœur. De tous mes frères et sœurs, c'était de lui que j'étais le plus proche. Pour moi il était le plus grand, le plus fort, le plus courageux des frères. Je lui passais même ses sautes d'humeur ou ses bouderies. Je savais qu'il réservait ses pires coups de sang à notre père.

Un jour, comme je rentrais à la maison les yeux rivés sur mon livre d'Enid Blyton, un garçon plus âgé de l'école a commencé à se moquer de moi.

— T'es vraiment une tête à claque, toujours collée dans ton livre.

Et sans autre explication, il m'a mis un coup en pleine tête. Mon nez s'est mis à saigner abondamment. Le souffle coupé par la douleur, j'ai couru à la maison en sanglotant, l'uniforme taché de sang. Quand Jock m'a vue dans cet état, il a réclamé une explication, puis il a attrapé sa veste en cuir et est sorti retrouver mon agresseur.

— Je lui ai mis une dérouillée, m'a-t-il dit plus tard avec un calme absolu. Il ne t'embêtera plus. Ne t'inquiète pas, Mo-Jo.

Jock ne s'est pas vanté d'avoir réalisé un exploit sur ce coup ; il était connu pour aimer la bagarre dans le quartier, et les autres enfants avaient peur de lui. Mettre des coups de poing ne lui paraissait pas particulièrement grave. Il était grand par la taille comme par l'attitude. Le lendemain, sur le chemin de l'école, j'ai aperçu le garçon qui m'avait frappée ; il s'est éloigné en courant. Jamais plus il n'a posé le regard sur moi. Je faisais semblant de rien, mais au fond de moi j'étais heureuse et fière.

Je me sentais intouchable. Mon Jock, mon protecteur, avait rendu justice.

Quant à savoir si Jock l'avait fait pour moi ou simplement pour s'amuser, je ne le saurai jamais. Je n'y ai pas beaucoup pensé, sur le moment. J'étais juste contente de l'avoir à mes côtés, c'était fantastique. Mais, aussi émerveillée que j'étais par ses hauts faits, je n'avais pas envie de lui ressembler. Mon admiration avait un frein. Je sentais déjà, au fond, qu'il y avait en lui de noirs tourments qui menaçaient de l'engloutir. Mais pour l'heure, il était l'ado rebelle typique. Il portait un uniforme composé d'un jean serré, d'un maillot blanc et de Dr. Martens, et il passait l'essentiel de son temps avec les Sex Pistols le son à fond tandis que maman fulminait contre lui depuis le rez-de-chaussée.

— Éteins cette merde ! braillait-elle en vain.

Tant qu'elle ne montait pas devant sa porte, prête à en venir aux poings, il ne baissait pas le son. Parfois il allait un peu plus loin, il attendait qu'elle lui mette un coup avant de céder. Un jour, il est rentré de chez le coiffeur avec un sourire en coin et une crête d'Iroquois ; maman a piqué une crise, évidemment.

— Que vont dire les gens ?!

Mais Jock s'en fichait. Il avait tout le temps des ennuis, et il l'acceptait sans sourciller. L'autorité – pis, la menace de l'autorité – ne semblait pas avoir la moindre prise sur lui. Je me demandais s'il aimait vraiment toutes ces histoires perpétuelles.

À défaut d'être populaire à l'école, j'avais beaucoup de copains dans notre rue. Joanne et moi faisons partie d'une grande bande, et nous jouions souvent à la chasse